



EVA LEIGH

Le fol espoir de Mlle Seaton

DERNIÈRE CHANCE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Eva Leigh

Elle est autrice de romance historique. Depuis le succès de son premier roman, *Le cow-boy et la lady*, elle a reçu plusieurs distinctions aux RITA Awards et ses livres figurent régulièrement sur les listes de best-sellers. Elle publie également sous le nom de Zoë Archer.

Le fol espoir
de Mlle Seaton

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Dernière chance

1 – *La cage dorée de Céleste*

Chroniques à l'encre rouge

1 – *L'aristocrate et la roturière*

2 – *Le cœur du scandale*

3 – *Sage mais pas trop...*

Les mystères de Londres

1 – *L'amour au bout de la nuit*

2 – *Une occasion rêvée*

3 – *Le courage d'aimer*

EVA
LEIGH

DERNIÈRE CHANCE - 2

Le fol espoir
de Mlle Seaton

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Delpuech*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

HOW THE WALLFLOWER WAS WON

Éditeur original

Published by arrangement with Avon Books,
an imprint of HARPERCOLLINS PUBLISHERS. All rights reserved.

© Ami Silber, 2022

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*À Zack, qui me soutient constamment,
même quand je pense trop.*

Avertissement de l'autrice

Ce roman dépeint un personnage atteint de troubles de la lecture et décrit des souvenirs ainsi que des scènes de maltraitance verbale et physique.

1

Londres, 1818

Être un joueur doué supposait de maîtriser une alchimie complexe mêlant risque, calcul et intuition. Cependant, s'agissant du pari fait par Finn Ransome quatre mois plus tôt, non seulement le risque n'avait *pas* payé, mais il était carrément revenu lui mordre le derrière. Avec des crocs affûtés, de surcroît.

Certes, aider son meilleur ami à éconduire sa sœur lui avait paru une bonne idée. Willa et Dom avaient été terriblement malheureux au cours des semaines précédant leurs noces. Avec l'assistance de son frère cadet, Kieran, Finn leur avait évité ce qu'il considérait comme une affreuse erreur, pour l'un comme pour l'autre... ce qui n'avait nullement empêché le désastre. S'étaient ensuivis l'éloignement de Willa ainsi qu'un épouvantable ultimatum de leur famille, dont les conditions le serraient désormais à la gorge tel un collier de fer.

Toutefois, avant de réfléchir à ce qu'il allait bien pouvoir faire à ce sujet, il lui fallait d'abord survivre à la traversée de cette taverne sinistre située dans la partie la plus mal famée du quartier de

Ratcliff. Même le plus sordide de ses tripots habituels n'aurait pu rivaliser avec ce bouge innombrable. Tout en transportant vers sa table trois chopes sévèrement cabossées, remplies d'une bière douteuse, il esquiva quatre bagarres, deux individus affalés sur le sol et un marinier agitant une longue gaffe.

Il évita de justesse la pointe rouillée de l'instrument, qui n'en déchira pas moins son gilet en soie noire. Hélas, son mouvement fit déborder la bière de l'une des chopes, qui éclaboussa le crâne d'un client attablé.

L'air mauvais, celui-ci se leva, dominant Finn d'une bonne tête, ce qui n'était pas un mince exploit. De la bière dégouttant de ses cheveux filasse, le gaillard écarta sa frange trempée de ses yeux pour foudroyer Finn du regard.

— Mes plus sincères excuses, articula ce dernier aussi calmement que possible étant donné l'environnement hostile et le mastodonte empestant l'alcool qui lui faisait face. C'était purement accidentel et je serais plus que disposé à vous offrir une pinte à titre de dédommagement.

— C'est pas ton bla-bla et ta jolie gueule qui vont t'empêcher de recevoir une raclée, gronda le colosse, qui brandit des poings de la taille d'un jambon pour souligner son propos.

— Vous me semblez du genre parieur, répliqua Finn posément. Je me trompe ?

Pris de court, l'autre afficha une expression perplexe.

— Je...

— C'est évident, insista Finn. Vous avez tout de l'homme qui aime provoquer Dame Fortune et la regarder droit dans les yeux. Un homme audacieux et sûr de lui.

Le titan blond se mit à tripoter l'un des boutons de sa veste, qui ne tenait qu'à un fil.

— C'est possible...

— Alors faisons un petit pari, voulez-vous ? proposa Finn sans laisser voir sa peur. Si vous gagnez – ce qui sera le cas, j'en suis sûr –, vous aurez le droit de me réduire en bouillie. En revanche, si c'est *moi* qui gagne, nous en resterons là et nous nous séparerons bons amis. Le pari est des plus modestes et ne saurait vous effrayer, vu votre sagesse et votre vivacité d'esprit.

— Je...

— Parfait !

Finn désigna du menton un client assis seul à l'une des tables bancales. Penché sur sa chope, les yeux injectés de sang, il regardait dans le vide.

— Vous voyez ce gentleman, là-bas ? Je parie qu'il se retrouvera inconscient sur le sol d'ici quinze secondes.

— Hatchet Taylor tient mieux l'alcool que n'importe qui ici présent, répliqua le géant avec un sourire narquois. Il est pas près de bouger de sa chaise !

— Pari tenu, donc.

Finn posa l'une des chopes qu'il transportait sur la table la plus proche – où elle serait bue, à n'en pas douter, mais des sacrifices s'imposaient – et tendit la main.

Le bonhomme le dévisagea avant de cracher dans sa paume et de la lui présenter.

Réprimant un soupir, Finn l'imita et serra la main offerte. Au moins avait-il un mouchoir dans sa poche. Il s'en servit dès que le grand blond tourna les yeux vers le dénommé Hatchet Taylor.

Le pari avait attiré l'attention de plusieurs clients qui avaient suivi l'échange et misèrent à leur tour,

la plupart contre Finn, estimant que non seulement il allait perdre, mais qu'un seul coup de poing de son adversaire suffirait ensuite à l'assommer.

Finn sortit sa montre de gousset. Il avait pris la précaution de choisir la moins voyante de sa collection, histoire de ne pas attiser les convoitises de tous les pickpockets entre Soho et ici.

— Les quinze secondes commencent... maintenant ! annonça-t-il.

Avec le géant et la demi-douzaine de curieux qui les entouraient, ils regardèrent Taylor achever de vider sa chope. Cinq secondes s'écoulèrent. Taylor oscilla sur sa chaise. Cinq secondes de plus passèrent.

En dépit du brouhaha, Finn entendit le grand costaud derrière lui faire craquer ses jointures pour se préparer à la « raclée » promise et qui semblait inéluctable. Il réussit toutefois à ne pas trahir sa nervosité et à garder les yeux fixés sur Hatchet.

Ce dernier se leva brusquement, vacilla... mais resta debout.

Il restait trois secondes. Puis deux. Puis une.

Taylor bascula soudain en arrière, entraînant sa chaise dans sa chute.

Un silence suivit, bientôt rompu par les cris de ceux qui avaient parié sur Finn. Les perdants maugréèrent tandis que des pièces changeaient de main.

Jubiler étant toujours malvenu, Finn se contenta d'adresser un signe de tête au géant avant de se diriger vers sa table. Il ne fut toutefois pas étonné lorsque la main du colosse s'abattit sur son épaule. Alors que ce dernier le forçait à se retourner, Finn lui pépédia un crochet à la face.

Son poing percuta le menton du gaillard, dont la tête partit sur le côté. Ses yeux papillotèrent sans qu'il parvienne à dissimuler son expression stupéfaite.

Il fit un pas en avant, tomba à genoux, puis s'effondra sur le plancher gluant. Un instant plus tard, un puissant ronflement ébranlait son corps.

Les témoins de la scène demeurèrent bouche bée, leur regard passant de l'homme inconscient à Finn. Tous affichaient la même expression incrédule.

Finn tira sur sa veste, rajusta sa cravate et retourna à sa table.

Son frère Kieran et leur ami Dominic Kilburn l'accueillirent avec un froncement de sourcils.

— Où sont nos boissons ? demanda Kieran en remarquant ses mains vides.

— Si tu as soif, répondit-il en se laissant tomber sur son siège, va commander une bière.

Dom leva les yeux au ciel.

— Vous autres, aristos, n'êtes même pas capables d'aller chercher vos bières au comptoir !

Comme souvent lorsqu'ils se trouvaient dans cette partie de la ville, l'accent cockney de Dom revenait en force, ruinant les leçons d'élocution chèrement apprises après que son père avait fait fortune dans la location d'entrepôts sur les docks.

— J'y vais, ajouta-t-il.

Il se redressa, dominant la table tel un menhir habillé à la dernière mode, puis se dirigea vers le bar au pas de charge.

Finn se tourna vers Kieran, lequel arborait l'irritant sourire béat d'un futur marié. Enfin, il supposait que c'était la cause de la satisfaction répugnante affichée par son frère, vu que lui-même ignorait ce qu'était une union heureuse. Dieu savait qu'il n'en avait jamais été témoin chez ses parents.

— Je vais vomir mon rôti de mouton si tu continues à afficher cet air radieux, grommela-t-il.

— Céleste et moi sommes de nouveau allés à une autre des réceptions de Longbridge, hier, annonça joyeusement son frère. Déguisés, bien sûr. Nous ne sommes pas encore mariés.

— Et une fois de retour à la maison, vous m'avez empêché de dormir durant la moitié de la soirée avec vos cabrioles et vos miaulements.

Bien qu'il soit un animal nocturne et n'ait passé qu'une heure à la maison la veille, ces soixante minutes avaient suffi à pousser Finn à chercher refuge dans une gargote au coin de la rue.

Kieran le gratifia de ce même sourire impénitent que lorsqu'on avait découvert des revues scabreuses sous son matelas.

— L'ultimatum de notre famille stipulait que nous devons nous trouver des promesses respectables, rappela-t-il. Que la mienne me donne envie d'écrire une douzaine de volumes d'élégies est un avantage appréciable.

— Le manque de sommeil, lui, est un inconvénient détestable, répliqua Finn, mais je ne saurais te reprocher ton bonheur.

Ses propres chances de dénicher une compagne capable de lui procurer une félicité semblable étaient faibles : si les miracles étaient appelés des miracles, c'était bien parce qu'ils n'arrivaient presque jamais.

Trois chopes atterrirent brutalement sur la table, et Dom se laissa tomber sur sa chaise sans cérémonie. Finn goûta précautionneusement sa bière, espérant que le processus de brassage l'avait débarrassée de la majeure partie de ses impuretés. S'il se sentait à l'aise dans la plupart des tavernes, brasseries et pubs londoniens, depuis les établissements les plus huppés de Mayfair jusqu'aux bouges de Whitechapel, cet établissement anonyme

de Ratcliff mettait à rude épreuve ses capacités d'adaptation.

Quand Kieran avait insisté pour qu'ils se retrouvent tous les trois afin de discuter de leurs situations respectives, Dom avait exigé que leur réunion se tienne dans ce lieu qui, semblait-il, n'était qu'à quelques rues du logement où il avait passé les dix-huit premières années de sa vie. La discussion promettant d'être extrêmement déplaisante, peut-être avait-il ressenti le besoin de l'affronter dans un environnement familier. Sachant leur ami doté d'un caractère d'ours mal léché, Finn et Kieran n'avaient eu d'autre choix que d'accepter.

Pour autant, Dom ne paraissait pas dans son assiette. En fait, des trois, c'était Kieran qui semblait le moins perturbé. Ce qui ne l'empêcha pas de leur lancer :

— Vous fichez tout en l'air, tous les deux.

— Va te faire voir, riposta Dom.

— Si charmant que soit le tour pris par cette conversation, intervint Finn, dans quel but, au juste, sommes-nous réunis ici ?

— Dans quatre mois, Céleste va faire de moi le plus heureux des hommes.

Dom maugréa, ayant encore visiblement du mal à admettre que son compagnon de débauche soit sur le point d'épouser sa sœur.

— Toujours est-il, reprit Kieran en se rembrunissant, que vous n'avez plus que huit mois pour vous trouver une épouse. Je vous rappelle qu'à défaut d'être *tous* mariés à cette date aucun de nous ne recevra plus un seul penny de la part de nos parents.

— Nous sommes au fait des clauses de l'ultimatum familial, déclara Finn d'un ton lugubre.

Lui-même n'avait pas besoin de cet argent, le jeu lui assurant des revenus confortables, mais il ne

pouvait déceimment priver Kieran et Dom de leur allocation. Son frère n'avait guère d'autres moyens de subsistance, et Dom avait connu la pauvreté. Il serait un beau salaud s'il laissait son ami dans la misère et son frère sans ressources.

— Et pourtant, aucun de vous deux n'a fait quoi que ce soit à ce sujet, répliqua Kieran.

Il foudroya Dom du regard.

— Or c'est toi qui as éconduit *notre* sœur, *le jour du mariage*.

— Vous m'y avez tous deux aidé, riposta leur ami.

— Pour notre défense, intervint Finn après s'être demandé s'il allait reprendre une gorgée du breuvage douteux contenu dans sa chope, nous pensions agir dans l'intérêt de Willa.

— Moi aussi, grommela Dom.

Finn avait bel et bien cru, lors de cette horrible journée du printemps dernier, que favoriser la fuite de Dom arrangerait tout le monde. Même s'il était clair que sa sœur et son ami s'aimaient, les six semaines précédant les noces n'avaient été que chamailleries, crises de larmes et tension croissante. Willa était trop entêtée pour rompre les fiançailles. Leurs propres parents étant prisonniers d'une relation conjugale froide et amère, Kieran et Finn avaient pensé éviter un sort semblable à leur sœur en donnant à son fiancé la possibilité de s'enfuir juste avant la cérémonie.

Fort heureusement, Willa n'avait pas porté plainte pour rupture de promesse de mariage. Dom, de son côté, avait accepté de corroborer le mensonge prétendant que c'était Willa qui avait renoncé à leur union. Elle était partie pour le continent peu après.

Finn n'était pas très porté sur les échanges épistolaires – son écriture témoignait de son rapport difficile avec les mots –, mais toutes les lettres qu'il avait adressées à Willa étaient demeurées sans réponse. De toute évidence, elle en voulait à ses frères d'avoir aidé Dom. Finn se rappelait encore sa petite main potelée dans la sienne quand elle avait fait ses premiers pas, ou le poids de son corps menu quand il l'avait soulevée pour qu'elle puisse plonger la main dans le pot à biscuits posé sur l'étagère la plus haute du cellier familial.

Mais pas un mot d'elle depuis son départ. Et ce silence durait depuis des mois.

— Distribuer des blâmes serait vain, dit Finn. Aucun de nous n'est un magicien capable de manipuler le temps. Nous ne pouvons qu'aller de l'avant.

— *Vous deux* devez aller de l'avant, rectifia Kieran. À moins que vous ne considériez que boire du whisky, vous bagarrer et jouer au pharaon est une manière de faire sa cour, aucun de vous n'a seulement essayé de se trouver une fiancée.

Dom gardant le silence, Finn se sentit obligé de se justifier.

— Je n'ai pas le temps de parader dans les salles de bal ni de danser le quadrille avec des débutantes terrifiées.

— En d'autres termes, rétorqua Kieran avec flegme, passer tes journées à dormir et tes nuits à hanter les tripots t'importe plus que la perspective de notre future ruine.

— Voilà qui est savoureux de la part de quelqu'un qui estime que coucher avec des artistes est un enrichissement culturel !

— Sauf que l'une d'elles était une dramaturge, rétorqua Kieran. Or il se trouve que j'écris

moi-même des poèmes lyriques, je n'ai donc pas perdu mon temps.

Dom abattit la main sur la table. Les deux frères sursautèrent.

— Si vous avez fini de vous envoyer des piques, je rentre à la maison.

Finn échangea un regard inquiet avec Kieran. Certes, Dom n'avait jamais été d'une jovialité débordante, mais il n'en appréciait pas moins de sillonner la capitale avec les frères Ransome. Depuis ce jour fatal du printemps dernier, cependant, il était devenu de plus en plus morose et ne tolérait aucune compagnie plus d'un quart d'heure.

— Nous devons nous occuper de vous dégoter une promesse, décréta Kieran. Et comme nous sommes *tous* responsables de notre situation présente, chacun de nous doit contribuer à en sortir.

Dom le foudroya du regard, mais n'émit aucune objection. Pour sa part, Finn était occupé à se servir de la buée sur sa chope pour tracer des sillons de propreté sur la table crasseuse.

— L'un de vous a-t-il au moins dressé une liste de candidates possibles ? s'enquit Kieran.

Comme les deux autres gardaient le silence, il secoua la tête.

— Vous n'avez même pas commencé à vous intéresser au problème, n'est-ce pas ?

— Si, tempéra Finn. Disons que je suis en train d'élaborer une stratégie.

— Pour quelqu'un qui étoffe considérablement ses revenus grâce au jeu, tu abordes le sujet avec une curieuse désinvolture, commenta Kieran, sarcastique.

— Ce genre de démarche demande du temps.

— Nous n'en avons pas.

Kieran avait souvent pris sa défense quand le mépris de leurs parents à son égard se faisait particulièrement venimeux. Voir la déception dans les yeux de son frère cadet lui donnait envie de se tasser sur sa chaise et de fuir son regard. C'était à peu près la réaction qu'il avait jadis, chaque fois que son père le fustigeait pour ses épouvantables résultats scolaires.

Qu'aurait-il pu répondre à Kieran, alors qu'il ignorait lui-même pourquoi il renâclait tant à se chercher une compagne ? Vingt-neuf années durant, il avait eu une vie libre. À la différence de Kieran qui, avant Céleste, avait eu de nombreuses maîtresses, il était resté seul. Et quand quelqu'un partageait son lit, ce n'était jamais pour longtemps et la relation n'était pas censée durer. C'était plus simple ainsi.

L'évaluation des bénéfiques par rapport aux risques l'avait amené à une conclusion : il était plus facile et plus commode d'être sans attache. Quand il avait des besoins charnels, il se trouvait une partenaire d'un soir et reprenait ensuite le cours de sa vie solitaire.

— J'ai une candidate en tête pour Dom, lâchait-il tout à trac.

Kieran haussa les sourcils, tandis que leur ami le dévisageait avec méfiance.

— Ce n'est pas comme au marché de Smithfield, où tu peux décider que tu préfères le mouton au bœuf, le prévint Dom, les yeux étrécis.

— Je n'ai jamais assimilé les femmes à de la viande, s'offusqua Finn, mais, en l'occurrence, je n'étais pas en chasse quand la dame en question a croisé mon chemin.

Kieran leva les yeux au ciel.

— Métaphores insultantes mises à part, qui est l'heureuse élue ?

— Mlle Tabitha Seaton.

Kieran, qui venait d'avaler une gorgée de bière, la recracha sur la table.

— Le bas-bleu qui fait tapisserie dans les bals ?

— Elle-même, confirma Finn.

Il avait fait la connaissance de Mlle Seaton lors d'un bal, quelques mois plus tôt. La rencontre avait été aussi mémorable que brève. Il avait gardé un vif souvenir de sa chevelure acajou, de son menton pointu, de ses pommettes anguleuses et de ses yeux bleu-gris terriblement inquisiteurs. Nullement impressionnée par sa réputation sulfureuse, elle n'avait eu besoin que de quelques mots et d'un regard acéré pour le tailler en pièces et le réduire à un petit tas de soie noire sur le parquet. Elle avait ensuite quitté les lieux avec un livre, préférant visiblement la compagnie de ce dernier à celle de Finn.

— Tu as déjà évoqué cette demoiselle comme possible candidate pour Dom, dit Kieran d'un air effaré, mais je pensais que tu plaisantais.

— Elle semble prometteuse, lâcha Dom avec une ironie grinçante.

— Premièrement, commença Finn en levant le pouce, c'est la fille unique du vicomte Parslow. Dans la mesure où ton père préférerait te voir épouser une aristocrate, elle remplit au moins ce critère.

Dom croisa les bras sur son torse imposant, mais ne contesta pas l'argument. C'était un pur hasard – et même un coup de chance, avait-on pu penser au départ – qui avait poussé un homme du commun tel que Dom et une fille de comte comme Willa à s'éprendre l'un de l'autre.

Naturellement, un semblable coup de foudre n'était pas près de se reproduire, ce qui amenait Finn au point suivant.

— Deuxièmement, poursuivit-il en levant l'index, Mlle Seaton a vingt-six ans.

— Et elle est toujours célibataire, ajouta Kieran avec un hochement de tête entendu.

— Vu ses mœurs de bas-bleu, renchérit Finn, il est peu probable que quelqu'un lui demande un jour sa main. Elle a aussi tendance à se tenir en retrait des pistes de danse, ce qui la place résolument dans la catégorie des filles qui font tapisserie.

— Bref, si je lui proposais le mariage, elle ne me rirait pas au nez, conclut Dom d'une voix morne. Ce qui n'est pas vraiment une raison suffisante pour solliciter un entretien avec son papa. Je ne la connais même pas, pourquoi voudrait-elle s'enchaîner à moi, et moi à elle ? À première vue, nous ne nous ressemblons pas du tout.

— Ce qui m'amène au troisième point, dit Finn en levant le majeur. Willa et toi vous ressembliez *énormément*, voire trop. On aurait dit deux volcans tentant de se partager une seule salle à manger. Même si cela peut être excitant au départ, ce n'est pas une base solide pour bâtir une relation durable.

— Dit celui qui a une expérience considérable en la matière, raila Kieran.

Finn baissa les deux premiers doigts pour adresser un geste obscène à son frère, lequel lui rendit la pareille.

— Mlle Seaton est l'exact opposé de Willa. Elle préfère la compagnie des livres à celle des gens. Elle est froide et n'a rien de passionné. Donne-lui une bibliothèque et elle sera trop heureuse de te laisser mener ta vie comme tu l'entends. Avec

elle, aucun risque d'attachement sentimental. Ni de blessure d'amour-propre.

Ce dernier argument parut faire mouche. Dom s'adossa à sa chaise, qui émit des craquements menaçants, et inclina la tête de côté d'un air pensif.

Finn avait gardé cela pour la fin, car c'était le genre de qualité susceptible d'intéresser Dom. Finn avait été témoin de la rupture entre sa sœur et son ami. Quand pesait la menace de nouvelles blessures sentimentales, il était certes rassurant de savoir que l'amour était cette fois-ci évitable, voire exclu d'avance.

— Tu parais décidément bien la connaître, remarqua Dom.

Finn lissa le revers de sa veste.

— J'ai mené ma petite enquête, et le reste n'est que simple déduction logique. J'ai beau être obtus, certaines réalités crèvent les yeux, même les miens.

Son frère ouvrit la bouche comme pour émettre une objection, puis se ravisa.

— Pourquoi ne la courtises-tu pas toi-même ? s'étonna Dom.

Finn s'attendait à cette question.

— De nous deux, tu es le seul à avoir fait des études. Malgré ton physique imposant, tu as décroché plusieurs distinctions universitaires à Oxford, tandis que moi, j'ai juste une place attitrée à la table de pharaon et je serais tout à fait incapable de reconnaître une réussite scolaire quand bien même elle me donnerait un coup de genou dans le ventre. Ce qui ne me qualifie pas comme mari possible.

— « Le fou se croit sage, mais le sage sait qu'il n'est qu'un fou », cita Dom.

— Voilà qui ne fait que confirmer que tu as tout pour être considéré comme un parti acceptable par Mlle Seaton, riposta Finn. Je ne connais cette

réplique que parce que j'ai vu une représentation de *Comme il vous plaira*¹ – et encore, je ne m'étais rendu au théâtre que pour y reluquer l'actrice qui jouait Rosalinde en culottes –, alors que toi, tu as lu et étudié cette pièce, et pour des raisons autrement moins lascives.

Dom soupira.

— Je ne peux quand même pas aller tambouriner à la porte de Mlle Seaton et la sommer de me retrouver dehors avec son trousseau.

— Bien sûr que non. Il y a des règles à respecter.

Quoiqu'il s'exprime d'un ton égal, Finn se réjouissait de la capitulation de son ami. L'attention étant centrée sur Dom et Mlle Seaton, cela lui laissait plus de temps pour commencer ses propres recherches. À la seule pensée d'essayer de courtoiser une femme, alors qu'il manquait tellement d'atouts, il avait envie de se sauver en courant.

— Je vais trouver quelque événement mondain auquel elle est censée assister et je vous présenterai l'un à l'autre.

— Vu l'impression que tu lui as faite au bal du duc de Greyland, intervint Kieran, elle sera positivement enchantée de te revoir, je n'en doute pas.

— Ce n'était quand même pas horrible à ce point, grommela Finn.

Kieran gloussa.

— Frérot, j'étais à deux doigts d'appeler un garçon d'écurie pour qu'il te ramasse comme du crottin !

— Ma foi, Dom aura l'air d'un prince charmant par comparaison, répliqua Finn.

— Voilà qui augure d'un début prometteur, lâcha leur ami.

1. Comédie de William Shakespeare (1564-1616). (*N.d.T.*)

— Suis-je, oui ou non, un homme qui gagne des sommes conséquentes au jeu ? demanda Finn.

Un silence accueillit sa question.

— Nous sommes bien d'accord, reprit-il. Je sais donc reconnaître une situation gagnante. Croyez-moi, cette solution arrangera tout le monde et sera couronnée de succès.

Il avait mis toute sa force de conviction dans ces paroles. La chance reposait souvent sur une analyse méticuleuse, mais le panache était aussi une condition essentielle de la victoire.

Mlle Tabitha Seaton était l'épouse idéale pour Dom. Certes, les rapprocher l'un de l'autre nécessiterait quelques manœuvres et du doigté, mais il accomplirait cette mission avec la même détermination lucide qu'il mettait dans le jeu. En matière de stratégie et de ruse, il réussissait toujours – bien plus que dans les affaires de cœur.

2

À voir le nombre de regards intrigués ou franchement inquiets que récoltait Tabitha Seaton, c'était à croire que la présence d'une femme devant le *White's* était aussi menaçante que celle d'une tigresse prête à bondir sur quiconque aurait la mauvaise idée de l'approcher de trop près.

Ce qui était ridicule. Tabitha avait beau être omnivore, elle n'était pas cannibale. Du moins pas encore, car à force de s'attirer des coups d'œil réprobateurs, elle commençait sérieusement à envisager de dévorer l'un des gentlemen qui passaient devant elle. Les autres, au moins, comprendraient que sa mission était de la plus haute importance et qu'elle n'avait pas l'intention de s'en laisser détourner.

— Je ne crois pas qu'il ressortira de sitôt, mademoiselle, déclara Olive, sa femme de chambre, d'un air soucieux.

— Cela fait deux heures qu'il est entré dans ce club, rétorqua Tabitha. Combien de temps faut-il donc à un gentleman pour lire son journal et siroter un verre de brandy ?

Si elle savait que c'était là le genre d'activités pratiquées en ces lieux, c'était parce qu'elle avait entendu son père et ses frères en parler. Elle n'en

avait évidemment pas une connaissance directe. Ce dont elle avait conscience, en revanche, c'était que les femmes n'étaient pas acceptées au *White's*. La journée étant trop avancée pour aborder sir William Marcroft devant chez lui, elle avait été obligée de le suivre jusqu'à son club. Faire remettre un message au baronnet pour l'informer de sa présence aurait été considéré comme maladroit.

Si elle voulait réussir dans son entreprise, elle devait éviter de donner à sir William la moindre raison de la désapprouver. Pour autant, le meilleur moyen de retenir son attention était encore de l'interpeller dans un endroit relativement public. Après tout, un gentleman n'était pas censé ignorer une dame en pleine rue – du moins l'espérait-elle.

En dépit de sa connaissance approfondie de maints sujets, elle était presque inculte en matière de relations sociales. Ses débuts dans le monde, huit ans auparavant, avaient été sans éclat et solitaires. Elle n'en avait guère été chagrinée à l'époque, sa seule source de réconfort et de joie n'étant pas liée à la bonne société. Et puis il y avait eu cette épouvantable soirée...

Elle réprima une grimace à ce souvenir.

— Mademoiselle, s'écria soudain Olive, je crois que le baronnet sort !

Un homme à la crinière brune caractéristique, striée de gris, émergeait en effet du club. Tabitha carra les épaules. L'heure n'était plus aux doutes, même si ceux-ci lui mordillaient les mollets pour la mettre à terre.

— Bonjour, sir William, lui lança-t-elle alors qu'il descendait les quelques marches de l'établissement.

Il s'immobilisa et la dévisagea – il avait d'impresionnants sourcils blancs.

— Je vous connais, mademoiselle... ?

— Seaton. Mlle Tabitha Seaton. Non, vous ne me connaissez pas personnellement, mais je crois que vous connaissez mon père, le vicomte Parslow.

— Je ne pense pas que votre père serait ravi de vous voir traîner devant le *White's* comme une petite vendeuse.

Elle se sentit rougir, mais ne se laissa pas démonter.

— Quand il s'agit de favoriser la culture et l'instruction, certains sacrifices s'imposent, répliqua-t-elle avant d'enchaîner : Je vous admire beaucoup, ainsi que la Sterling Society.

Sir William haussa les sourcils.

— La monographie collective de la Society portant sur l'application contemporaine des principes pédagogiques de la Sumer antique était tout à fait édifiante, ajouta-t-elle.

Elle l'aurait été encore plus si elle avait inclus des réflexions sur l'éducation des jeunes filles ainsi que sur l'enseignement des enfants en dehors des écoles privées, mais Tabitha préférait garder ce genre de remarques pour elle tant qu'elle n'avait pas atteint son objectif.

Le scepticisme affiché par sir William fit place à un semblant d'intérêt. Il jeta toutefois un regard impatient à la voiture qui venait de s'arrêter devant le club. Un valet en descendit aussitôt pour lui ouvrir la portière.

— Vous m'en voyez flatté, mademoiselle Seaton, assura sir William. Il se trouve cependant que je suis attendu au siège de la Society...

— Raison pour laquelle je vous attendais, sir William.

Elle se serait bien rendue directement au siège de la Sterling Society, si son emplacement n'avait été un

secret connu de ses seuls membres. Le groupe étant réputé pour conseiller les membres du Parlement ainsi que d'autres personnalités influentes, si le lieu de ses réunions avait été connu, il aurait été harcelé par le public. Des individus auraient insisté pour que la Society défende leurs intérêts personnels, détournant ainsi l'organisation de son but principal : réfléchir d'un point de vue purement rationnel aux conditions du bien-être général.

Certes, tendre une embuscade à l'un des membres de la Sterling Society devant son club pourrait être considéré comme une manœuvre des moins rationnelles. Toutefois, tant que Tabitha gardait une voix égale et ne trahissait aucun excès d'émotion, elle estimait avoir une chance de faire valoir sa cause.

Elle prit une profonde inspiration, puis déclara :

— J'aimerais devenir membre de la Sterling Society.

Son interlocuteur éclata de rire, puis reprit son sérieux comme Tabitha se contentait de le regarder sans mot dire.

— Vraiment ?

— J'ai d'excellentes références, répondit-elle, avant de se lancer dans le discours qu'elle avait peaufiné des mois durant, dès que son intention de rejoindre la Society avait pris corps. J'ai lu tous les Anciens, y compris Platon, Socrate, Aristote, Pyrrhon d'Élis et d'autres encore, dans le texte grec original, et aussi Cicéron, Plotin, Lucrèce, Théodas de Laodicée et maints auteurs latins. J'ai en outre traduit les *Essais* de Montaigne ainsi que les *Méditations* de Descartes, et j'ai établi un index de l'œuvre de Pascal. Et, bien sûr, j'ai lu tous les ouvrages et articles publiés par la Sterling Society.

Elle avait également étudié Maitreyī, Ghosha, Hypatie d'Alexandrie, Anne Conway et Mary

Wollstonecraft, entre autres, mais vu le penchant de la Society pour les œuvres de penseurs masculins occidentaux, il lui parut plus sage de ne pas le mentionner.

— Auriez-vous eu une gouvernante aux idées radicales ? s'enquit sir William, un peu alarmé.

— L'enseignement de Mlle Elgrave se limitait au dessin et au français. Je l'ai complété par la lecture d'ouvrages appartenant à mon frère aîné, Lawrence, qui est allé à Eton et à Oxford, si bien que j'ai acquis, pour ainsi dire par procuration, la formation qui lui a été dispensée dans ces vénérables institutions.

Elle omit de préciser qu'elle avait également suivi les cours du tuteur de son frère cadet, car cela touchait de trop près à des problèmes personnels dont elle ne discuterait jamais avec sir William. Au vrai, elle n'avait évoqué sa relation avec M. Charles Stokely qu'auprès d'une poignée d'intimes – et encore, elle s'était abstenue d'en révéler les aspects les plus humiliants. Ressasser ce triste épisode ne servirait à rien d'autre qu'à revivre la souffrance et la honte.

Elle observa sir William pour savoir si ses prouesses d'autodidacte l'impressionnaient, mais il continuait à afficher une expression indécise. La meilleure stratégie consistait à aller de l'avant afin de montrer au baronnet qu'elle était éminemment qualifiée pour intégrer la Sterling Society.

— J'ai publié un article, poursuivit-elle, sur les contributions des femmes au développement de la philosophie classique qui est tenu en haute estime par nombre d'experts dans ce domaine.

Elle ne précisa pas que ce papier était signé « T. Holly », combinaison de son deuxième prénom et de l'initiale de son prénom usuel.

Sir William la dévisageait comme si elle s'exprimait dans un dialecte particulièrement abscons.

— Si vous craignez que je me contente de rester dans l'ombre de mes illustres collègues de la Society, ajouta-t-elle tout en fouillant dans son sac, j'ai maintes idées que j'ai hâte de partager avec le groupe.

Elle brandit un cahier relié de cuir.

— Ce carnet contient des théories, des hypothèses et des notes de recherches rassemblées sur ces six derniers mois seulement.

Le calepin regorgeait de feuilles manuscrites, de coupures de presse, de croquis, de diagrammes, et renfermait bel et bien le fruit d'un labeur acharné. Tabitha se sentit fière de le montrer à quelqu'un comme sir William Marcroft.

Car elle l'admirait réellement, de même que la Sterling Society. Bien que le point de vue de ses membres soit quelque peu limité, il n'existait pas une seule organisation ou institution en Angleterre aussi dévouée au développement de l'esprit. Ses publications l'avaient nourrie durant toute son adolescence et incitée à penser qu'elle aussi pourrait consacrer son existence à repousser les limites des connaissances humaines. C'était donc avec un plaisir mêlé de timidité qu'elle présentait ses propres travaux renfermés dans cet humble calepin.

Sir William eut un geste dédaigneux, comme si elle lui tendait un échantillon de broderie enfantine. Le cœur de Tabitha sombra.

— Les femmes ne sont *pas* admises à la Sterling Society, lâcha-t-il. Ce que vous sauriez si vous l'admiriez autant que vous le prétendez.

Il marqua une pause et étrécit les yeux.

— À moins que vous ne vous attendiez qu'on fasse exception pour *vous*.

Elle l'avait espéré, mais cet espoir était sur le point de voler en éclats.

— Je sais bien que tel était le règlement de la Society... jusqu'à présent, répliqua-t-elle en affichant son sourire le plus amical.

Un chauve qui gravissait les marches du *White's* lança à sir William un coup d'œil interrogateur. Il était visiblement décontenancé de voir le baronnet en conversation avec une femme devant l'un des temples des privilèges masculins. Ce dernier le salua d'un bref hochement de tête avant de ramener les yeux sur Tabitha.

— La Sterling Society est une institution *respectable*, mademoiselle Seaton, déclara-t-il d'un ton crispé. Tolérer une femme dans nos rangs serait inconvenant, d'autant que vous n'êtes même pas mariée.

— Pas mariée, répéta Tabitha pensivement. Et si une femme disposant de qualifications comme les miennes avait un mari ?

— Ma foi..., commença sir William en jetant un coup d'œil à la voiture qui l'attendait, disons que ce serait la condition *sine qua non* pour que nous envisagions de discuter de sa candidature.

— Je vois.

— Je suis vraiment en retard, alors si vous voulez bien m'excuser, mademoiselle Seaton.

Il s'inclina brièvement avant de monter précipitamment dans sa voiture, qui s'ébranla aussitôt.

Tabitha demeura un instant immobile tandis que des hommes ne cessaient d'entrer ou de sortir du club. Plutôt que d'endurer leurs regards interloqués ou indignés, désormais insupportables, elle se mit en route, Olive sur les talons. Elle avançait d'un pas pesant alors même qu'elle s'en allait rejoindre l'un de ses endroits préférés. Bien que

la bibliothèque Benezra héberge l'une des collections de livres les plus complètes sur une variété étourdissante de sujets et qu'elle soit ouverte à tout le monde, Tabitha n'était pas très pressée de s'y rendre aujourd'hui. Car elle devait admettre, hélas, qu'en dépit de tous ses efforts elle avait échoué.

Plusieurs kilomètres séparaient St James's de Kensington, où se trouvait la Benezra, mais elle avait une préférence pour la marche plutôt que pour la voiture. C'était à pied qu'elle réfléchissait le mieux – ce qui expliquait d'ailleurs qu'elle ait développé une musculature assez peu féminine au niveau des membres inférieurs. Mais avoir des jambes vigoureuses ne la dérangeait pas dans la mesure où c'était la preuve qu'elle pensait énormément.

Pour autant, tandis qu'elle remontait Knightsbridge, dépassait Hyde Park et s'engageait sur Kensington Road, elle ne pensait à rien d'autre qu'à sa rencontre désastreuse avec sir William.

Quand elle atteignit enfin le porche à colonnes de la bibliothèque, elle avait les épaules voûtées et l'impression d'avoir traîné son cœur dans une cage de fer pendant les cinq derniers kilomètres.

Elle gravit le perron, poussa la lourde porte et pénétra dans le vestibule. La Benezra avait été jadis une demeure particulière dont nombre des murs intérieurs avaient été abattus pour accueillir des rangées interminables de livres ponctuées de colonnes destinées à supporter le poids de l'étage supérieur. Beaucoup de gens étudiaient, assis à de longues tables. Tabitha les salua d'un signe de tête tout en se dirigeant vers le bureau de l'accueil.

— Bonjour, dit-elle à Chima Okafor, le bibliothécaire en chef. Tout le monde est là ?

— Les autres t'attendent dans la salle de consultation, dit-il avec l'accent chantant de ceux qui parlaient l'igbo.

Il la dévisagea et elle espéra que son expression ne trahissait pas son accablement.

— Nous allons les rejoindre ? s'enquit-il.

Comme elle acquiesçait, il pria M. Pagett de le remplacer derrière le comptoir. Sa femme de chambre choisit un ouvrage abondamment illustré de sphères célestes et s'assit à l'une des tables de la salle de lecture, ainsi qu'elle en avait l'habitude. Olive était particulièrement fascinée par les constellations.

Trois regards se braquèrent sur Tabitha quand elle entra dans la salle d'étude.

— Voilà une expression bien maussade, commenta Diana Goldstein. N'est-ce pas aussi ton avis, Iris ?

Elle avait posé cette question à la femme assise à côté d'elle.

— J'ai vu des nuages d'orage plus réjouissants, ma chérie, confirma Iris Kemble en pressant la main de Diana.

Aux yeux du monde, Iris, une ancienne gouvernante, et Diana, une veuve qui travaillait chez son père opticien, étaient simplement de bonnes amies qui partageaient un agréable appartement dans Bloomsbury. Cependant, dans le cercle de leurs intimes, elles pouvaient laisser libre cours aux tendres sentiments qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre.

— Jamais je ne sortirais en bateau par un temps pareil, ajouta Arjun Singh avec un hochement de tête sinistre.

Matelot indien à la retraite, il s'exprimait avec autorité sur tout ce qui touchait à la navigation.

Chima et lui attendirent que Tabitha se soit assise pour l'imiter.

Aussi succinctement que possible, elle leur rapporta sa conversation avec sir William. À mesure qu'elle parlait, ses amis apparaissaient de plus en plus abattus.

— Pour conclure, dit-elle, il ne m'a pas caché qu'une célibataire n'avait aucune chance d'être admise à la Sterling Society

— Mais..., commença Diana.

Elle paraissait à la fois perplexe et en colère, ce qui, vu son humeur d'ordinaire égale, indiquait combien elle était contrariée.

— Et ton carnet ? Et toutes tes merveilleuses idées... ?

— Cela aurait aussi bien pu être les paroles d'une comptine sans queue ni tête. Sir William n'a rien voulu entendre.

Un silence accablé accueillit son témoignage.

— La Sterling Society doit bientôt être auditionnée par les plus éminents membres du Parlement sur le prochain projet de loi sur l'éducation, leur rappela Chima. Et notamment sur l'opportunité de financer des écoles dans les zones urbaines en développement.

Tabitha avait espéré intégrer la Society afin de pouvoir influencer sur la rédaction de cette loi. Celle-ci serait soumise au vote dans trois mois, ce qui ne lui laissait pas beaucoup de temps pour rejoindre la prestigieuse organisation. Il lui fallait néanmoins essayer.

Elle avait donc tenté sa chance... et échoué.

— Je suis terriblement désolée, murmura-t-elle. J'ai trahi votre confiance.

Les autres protestèrent, affirmant qu'elle n'avait rien fait de tel, mais elle savait ce qu'il en était.

Son objectif était de devenir le premier membre féminin de la Society afin de faire entendre sa voix sur le très important projet de loi sur l'éducation. En outre, une fois pleinement acceptée dans cette assemblée de sages, elle pourrait faciliter l'intégration d'autres personnes. Des gens comme Diana, Iris, Arjun et Chima. La Sterling Society étant uniquement composée de chrétiens blancs et riches, elle n'était guère représentative du monde dans son ensemble, et pourtant ses membres inspiraient des décisions qui affectaient quantité de personnes. En tant que fille de vicomte, c'était elle qui, de tous ses amis, était la mieux placée pour entrer dans la prestigieuse institution.

Si elle y avait été acceptée, elle aurait pu montrer aux autres membres l'importance de convoquer *toutes* les opinions dans leurs débats et propositions. Or, sir William avait brisé ce rêve.

— Il a bien dit qu'il pourrait envisager la candidature d'une femme si elle était mariée ? s'enquit Arjun.

— Oui, confirma Tabitha.

— Voilà qui nous exclut d'emblée toutes les deux, déclara Iris avec un sourire ironique.

Quatre paires d'yeux se fixèrent sur Tabitha.

Celle-ci considéra ses amis avec un mélange d'incrédulité et d'inquiétude.

— J'ai fait mes débuts dans le monde il y a huit ans, leur rappela-t-elle, et cela s'est soldé par un désastre. Je m'étonne d'ailleurs qu'il ne serve pas aujourd'hui de contre-exemple dans l'éducation des jeunes filles.

— Tu exagères, répliqua Chima avec indulgence. Une débutante aussi charmante et intelligente que toi a dû avoir une cohorte de soupirants.